

Pièce montée de toutes pièces

Catherine Girardin

Numéro 313, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Girardin, C. (2016). Compte rendu de [Pièce montée de toutes pièces]. *Liberté*, (313), 68–68.

LIBERTÉ AU FTA

Pièce montée de toutes pièces

Christoph Marthaler joue du vaudeville pour mieux déjouer les apparences.

CATHERINE GIRARDIN

LE TITRE ALLEMAND du spectacle bilingue *Une île flottante*, *Das Weisse vom Ei*, renvoie à l'expression « *das Gelbe vom Ei sein* » (« être le jaune de l'œuf »), qui signifie être l'idéal, le meilleur, la crème de la crème. Le jaune renvoie, bien sûr, au substantiel, au consistant; le blanc, au banal, à l'insipide. L'île flottante (le dessert) ne requiert en effet que le blanc de l'œuf, en neige, matière volatile et aérienne par excellence, « flottant » nonchalamment sur sa crème anglaise. Le titre français, bien qu'il ne traduise pas l'expression allemande, connote la légèreté (dans son acception péjorative) : les blancs en neige étant à utiliser avec modération, au risque de verser dans l'exagération, le trop-plein, d'être englouti dans un capricieux nuage, trop ou pas assez « monté »... Avec *Une île flottante*, Christoph Marthaler se confronte au théâtre d'Eugène Labiche, maître du vaudeville, ce genre populaire du XIX^e siècle : théâtre à risque, car emblème de légèreté. Il se livre à une étude approfondie et sensible de différents textes de Labiche dont les mots et les situations sont rendus dans leur littéralité, exagérés, décalés, étirés... Bref, il a allongé la sauce, pour mieux en faire goûter la riche et délicate inconsistance.

Une île flottante est principalement fondé sur *La poudre aux yeux* (1861), mettant en scène deux familles, les Malingear et les Ratinois, dont les enfants respectifs, Emmeline et Frédéric, jouent ensemble au piano. Les ragots de l'entourage instillent l'idée d'un mariage : le moteur de l'intrigue est extérieur au cercle familial. C'est à cause des apparences et « pour le monde », dans

les mots de Mme Malingear, que les deux familles se lancent dans une entreprise de séduction mutuelle pour mener à bien ce projet d'union. Ils se jettent de la « poudre aux yeux » en s'inventant un train de vie bien au-delà de la réalité : valet, « nègre » et chasseur; clientèle de duchesses; abon-

nement au Théâtre des Italiens; dîner « ordinaire » à la truffe et au Veuve Clicquot, etc. Chaque famille étant convaincue que l'autre se trouve dans une situation bien plus favorable que la sienne, elle n'a d'autre solution que de renchérir en « poudre » jusqu'à ne plus se reconnaître elle-même, la

tension comique résidant dans les efforts pour maintenir cet édifice mensonger. Les dires de Mme Malingear, qui « ne fai[t] que suivre l'exemple de [s]es contemporains... Chacun pass[ant] sa vie à jeter des petites pincées dans l'œil de son voisin... », semblent indiquer que cette petite-bourgeoise ne sait pas, de toute façon, agir autrement.

Marthaler insère une scène de théâtre dans le théâtre où Emmeline et Frédéric jouent un passage d'*Un mouton à l'entre-sol* (1875) dans lequel Rampicot (joué par Frédéric) fait une déclaration amoureuse à Mme Fougallas (jouée par Emmeline), « comme récitant une chose apprise » selon la didascalie de Labiche. Le contraste entre les mots passionnés et le ton « mécanique » proposé par l'auteur crée un effet comique. Marthaler use non seulement de ce contraste dans l'insert, mais l'applique à toute la mise en scène des corps et de l'expression des personnages d'*Une île flottante*. La raideur, le détachement et l'absence virtuose d'investissement des mots, principaux ressorts

du comique, traduisent cette culture de la surface que dépeint le théâtre de Labiche. Et l'insert de Marthaler pointe justement vers la question principale de *La poudre aux yeux* comme de tout un pan de la société de l'auteur, l'incommunicabilité entre les mondes intérieur et extérieur de l'être et de l'être-en-société, régis par des systèmes de codes : langage, mœurs, morale...

Sans doute moins que Zola, mais sûrement davantage que ne le laisse penser l'histoire de la littérature, Labiche est un amoureux de ce qu'il nomme les « détails ». Marthaler en conserve un certain nombre comme le whist, la prise (de tabac) et le sucre râpé, qui, dans leur désuétude, pourraient paraître ornementaux, superflus. Là réside le caractère subversif de son geste artistique : non seulement met-il en scène un théâtre dédaigné par le XXI^e siècle, emblème du théâtre « de divertissement », mais de surcroît, il chérit ce que la plupart des metteurs en scène contemporains auraient rapidement évincé pour une soi-disant mise en lumière de l'« idée » qui se

« Après ça, quand le faux a l'air vrai... ce n'est plus du faux ! »

cache (forcément!) derrière ce comique « primaire » de gestes et de situation...

Si l'on accorde à Ratinois d'avoir saisi la philosophie de la pièce avec sa réplique : « Après ça, quand le faux a l'air vrai... ce n'est plus du faux ! », il n'est pas étonnant que la pièce se termine par une dernière scène, où les personnages, à défaut de communier avec l'hostie, le font avec de la styromousse (des blancs en neige?...). De la même manière qu'Alice peut lire le « Jabberwocky », poème inséré dans le spectacle, seulement par le biais d'un miroir, il semble que les personnages d'*Une île flottante* doivent passer par un épuisement du sens dans l'euphorie, comme le font les Ratinois avec leur « *Alles in Butter* » (« tout va bien ») à l'image des enfants qui répètent un mot à satiété, pour atteindre à une forme de vérité. Du moins Marthaler aura-t-il décliné plusieurs voies possibles vers cette vérité, la rencontre des mondes intérieur et extérieur, pavées de mensonges et de faux-semblants, avant de faire chanter à tous les personnages l'*Ave verum corpus*, qui atteste de la foi en ce qu'il y a de plus incroyable. **L**